

À travers le regard de l'autre.

Je me connaissais tel que maman me voyait, tel qu'elle m'habillait, me coiffait, me complimentait. J'étais heureux, car mon jeune ego croissait dans l'idée de la satisfaction maternelle qui s'exprimait par les regards souriants et émus de celle qui m'aimait depuis qu'elle m'avait conçu. J'étais pour elle un diamant qui éblouissait son existence. J'étais fier de la fierté qu'elle éprouvait à me voir grandir.

Un jour, je fus confronté à d'autres regards, des yeux inconnus qui n'avaient ni empathie, ni sympathie à priori pour l'étranger que j'étais pour eux. Je dus accepter la vision critique que je croisais dans leurs prunelles arrondies quand ils observaient, leur lèvre soulevée par un rictus. Elle engendra la révélation de mes propres défauts. Cette découverte me choqua : ma taille haute qui faisait l'admiration de Maman devint alors une véritable gêne dans le nouvel espace social qu'on appelle l'école, et auquel chacun est obligé de participer.

Les classes scolaires sont organisées en rangées de bureaux parfaitement alignés. Sous l'oeil perfectionniste et sévère du professeur, chaque élève se tient aussi droit qu'un « i », derrière son bureau, le second placé derrière lui, ne dépasse ni en largeur, ni en hauteur, et ainsi de suite jusqu'au dernier de la rangée. C'est cette image géométrique qui apporte du plaisir au maître placé sur une estrade, afin d'avoir une vue d'ensemble sur les élèves.

Je fus relégué au dernier rang, car, aucun de mes camarades ne supportait de me voir de dos. Je lui masquerais le tableau, pétexterait-Il. Réalité ou trahison ? Je n'ai jamais pu le vérifier, je l'ai subi. Pour tous, j'étais le plus haut, le plus long, le plus élevé. On me surnommait « cou de girafe », ce qui fit tomber bien mon estime de moi. Maman eut beau me rassurer, me promettre que, plus tard, ma haute taille serait mon atout majeur, je me sentais condamné à la peine capitale chaque fois que, la tête basse, je traversais la classe pour rejoindre le bureau fond qui me semblait être le haut lieu de la bêtise.

Le regard de l'autre devint, à ce jour de la jeune existence innocence, la lame profonde qui me traverserait de bas en haut toute ma vie durant. Je compris l'altérité comme l'ennemi le plus offensant dont on craint l'oeil.

Joyce ATTAL.